

LE FLORENTIN.

HARPAGÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'y traîne t.

Var. Qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1688.

BIBLIOTÈGA CENTRAL
U. A. N. L.

.....

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE sujet et l'intrigue de cette jolie comédie sont tirés d'une nouvelle de Boccace, intitulée *les Oies du frère Philippe*, et de l'aventure de *la Coupe enchantée*, racontée par l'Arioste dans son immortel poème. La Fontaine avoit déjà traité séparément ces deux sujets dans ses contes. La petite pièce de *la Coupe enchantée* fut donnée, pour la première fois, au Théâtre françois, en 1688, le vendredi 16 juillet, à la suite de la tragédie de *Cléopâtre*, que La Fontaine avoit parodiée dans *Ragotin*. *La Coupe enchantée* eut vingt-trois représentations dans la nouveauté; la dernière eut lieu le 23 septembre suivant. Cette pièce fut reprise le 23 octobre de la même année, et depuis elle est restée au courant du répertoire; on l'a très souvent donnée, et toujours avec applaudissement, dans le dernier siècle. Dans celui-ci cependant on paroît l'avoir abandonnée; et nous croyons, sans en être bien certain, que la représentation du 1^{er} mai 1797 a été la dernière.

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.
LÉLIE, fils d'Anselme.
JOSSELIN, gouverneur de Lélie.
BERTRAND, fermier d'Anselme.
M. GRIFFON, Gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, Normand, }
LUCINDE, fille de M. Tobie.
THIBAUT, fermier de M. Tobie.
PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Nox, mordiennne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjôler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...?

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée: je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bian ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assuré, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bian! eh bian! ne v'là-t-il pas? Palsanguoi! n'en dit bian vrai, qu'il n'y a rien de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *TU AUTEM* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoit non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que.... que.... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bian! oui. D'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse les femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient.... d'où vient.... Eh! esprit bouché, ne vous souvient-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencontre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que.... Mais, ventreguienne! que de babil! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami ! mon pauvre ami ! Jarnigué ! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or ?

PERRETTE.

Eh ! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué ! que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE, *lui donnant encore de l'argent.*

Mon pauvre garçon !

BERTRAND.

Testigué ! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça ?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué ! c'est un être bian satan.

LUCINDE, *lui en donnant toujours.*

Bertrand !

BERTRAND.

Jarni ! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur !

BERTRAND.

Morgué ! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, *lui en donnant davantage.*

Mon cher Bertrand !

BERTRAND.

Mort de ma vie ! qué vous ai-je fait ?

PERRETTE.

Eh ! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi ! prends toi-même.

(*Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.*)

PERRETTE.

Eh bian ! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotté.

PERRETTE.

Là, là, prends courage ; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans ta logette.

BERTRAND.

Oui ; mais, morgué ! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures ; il a toujours le nez fourré partout. S'il vient à vous trouver ! hein ?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué ! ne vous y fiez pas ; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous empêche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guère loin du château de votre père: j'ai peur que nous ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais! vous vous intéressez bien pour lui! Si j'osois, je croirois queuque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sottte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention

par le trou de la sarrure, je dis à part moi, V'la notre maîtresse Lucinde qui se prend; et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette: vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire... Eh mais! qu'entends-je? *(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)*

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, *dérrière le théâtre.*

Haïe, haïe, haïe!

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille?

THIBAUT, *derrière.*

Ho, ho, ho!

PERRETTE.

Ah! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut; nous voilà perdues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(*Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.*)

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Où courez-vous? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, vient par là.

THIBAUT, *derrière le théâtre.*

Holà, quelqu'un, holà!

PERRETTE.

Entends-tu? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND,
THIBAUT.

JOSSELIN, *dans le château.*

Bertrand! eh! Bertrand!

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré... Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plait pas.

THIBAUT.

Palsangué! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes

ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsanguié! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué! vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de chez nous, palsanguié! cela est bian drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maitre, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de M. Griffon,

neveu de notre maitresse. Je ne sais, morgué! comme les masques ont fagotté tout ça; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain: avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morgué! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... et que sais-je, moi? je crains... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe; mais pour en être sûr, nisse. J'aurois, morgué! bieu le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon! Et où diable a-t-il péché cela?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends; il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué! c'est être bian plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! v'là un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi ça, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt!

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présents.

L'impertinent !
THIBAUT.
 Il lui donna un rendez-vous.
JOSELIN.
 Elle y vint ?
THIBAUT.
 Est-ce qu'on peut résister aux présents ?
JOSELIN.
 Et comment cela se passa-t-il ?
THIBAUT.
 En excuse du côté de la dame ; en soufflets de la part du mari.
JOSELIN.
 Elle les souffrit patiemment ?
THIBAUT.
 Oui ; mais quelques jours après....
JOSELIN.
 Il but encore dans la coupe ?
THIBAUT.
 Oui.
JOSELIN.
 Et que fit la coupe ?
THIBAUT.
 Elle répandit.
JOSELIN.
 Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.
THIBAUT.
 Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.
JOSELIN.

Avec la coupe ?
THIBAUT.
 Avec la coupe.
JOSELIN.
 Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme ?
THIBAUT.
 Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.
JOSELIN.
 Et comment le voit-il ?
THIBAUT.
 Il engage tous les passants, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.
JOSELIN.
 Et depuis quand fait-il ce métier-là ?
THIBAUT.
 Depuis quatorze à quinze ans.
JOSELIN.
 En a-t-il bien vu depuis ce temps-là ?
THIBAUT.
 Oh ! en quantité.
JOSELIN.
 S'en est-il trouvé beaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu ?
THIBAUT.
 Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.
JOSELIN.
 Par ma figue ! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son biau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne,

sœur de l'autre ; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison vis, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rodent autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille.... Mais quel est ce vilain monsieur-là ?

JOSSÉLIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSÉLIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, *fort échauffé.*

Ah ! monsieur Josselin ! mon pauvre monsieur Josselin !

JOSSÉLIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon.... Qui est cet homme-là ?

JOSSÉLIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique ; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSÉLIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah ! vraiment, la coupe ! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSÉLIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir.... Ouf !

BERTRAND, *à part.*

Auroit-il vu ces masques de femmes ? Écoutons. (*Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.*)

ANSELME.

Je viens de voir.... (*Donnant un soufflet à Bertrand.*)
Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSÉLIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, monsieur; le bon sens premièrement: oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses: la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le mouvement du cœur; ce mouvement du cœur chauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler; mon

désordre paroît à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon père me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher M. Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous ne le voudriez pas, vous?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrais bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plait-il?

LÉLIE.

Ah! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu?

LÉLIE.

Eh! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, *à part.*

Le petit fripon!

LÉLIE.

Oh! ça, M. Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là?

LÉLIE.

Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, M. Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, M. Josselin, vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, *bas.*

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venoit à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrais-je?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce seroit à mon tour d'être père de quelqu'un.